



KORO FILMS
PRÉSENTE

CAMÉLIA
JORDANA

QUANG
HUO

LA NUIT VENUE

UN FILM DE
FRÉDÉRIC FARRUCCI



DISTRIBUTION

Jour2Fête

Sarah Chazelle et Etienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas
75009 Paris
01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com



PRESSE

Karine Durance

06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr
23, rue Henri Barbusse
92110 Clichy

Koro Films
présente

CAMÉLIA
JORDANA

GUANG
HUO

LA NUIT VENUE

UN FILM DE
FRÉDÉRIC FARRUCCI

95 min – France – DCP – 2019

SORTIE LE 1^{ER} AVRIL 2020

Matériel presse téléchargeable sur www.jour2fete.com



SYNOPSIS

Paris 2018. Jin, jeune immigré sans papiers, est un chauffeur de VTC soumis à la mafia chinoise depuis son arrivée en France, il y a cinq ans. Cet ancien DJ, passionné d'électro, est sur le point de solder « sa dette » en multipliant les heures de conduite. Une nuit, au sortir d'une boîte, une troublante jeune femme, Naomi, monte à bord de sa berline. Intriguée par Jin et entêtée par sa musique, elle lui propose d'être son chauffeur attitré pour ses virées nocturnes. Au fil de leurs courses dans la ville interlope, une histoire naît entre ces deux noctambules solitaires et pousse Jin à enfreindre les règles du milieu.

ENTRETIEN AVEC
FREDERIC FARRUCCI
PROPOS RECUEILLIS PAR AVA CAHEN

Vous avez co-écrit le scénario de ce premier film avec Nicolas Journet et Benjamin Charbit. Comment s'est articulée cette collaboration ?

En fait, Benjamin a rejoint le projet dans un deuxième temps, après une longue phase d'écriture que nous avons menée avec Nicolas Journet. Nous avions besoin d'un œil neuf, d'un soutien extérieur qui apporte de la fraîcheur au projet. Benjamin est arrivé avec des avis très tranchés qui m'ont convaincu. Il n'y a pas eu d'écriture à trois en réalité. Benjamin a pris le relai de Nicolas, tout naturellement. Au moment où il s'est emparé du scénario, l'intrigue était plus lente à démarrer, cela manquait de tension, et il nous a permis de ramener l'histoire vers quelque chose de plus efficace et dynamique sans perdre son caractère atmosphérique.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de cette romance entre une call-girl et un chauffeur de VTC immigré chinois ?

Plusieurs choses se sont entrechoquées. Nicolas Journet avait enquêté sur le métier de strip-teaseuse et découvert que beaucoup d'entre elles sont également call-girls et qu'elles ont toutes un chauffeur « régulier » pour les ramener chez elles ou les conduire chez un client, leur offrant ainsi un sas de décompression et une forme de sécurité. C'est comme ça qu'est née l'idée de l'histoire d'amour entre Naomi, strip-teaseuse et call-girl, et Jin, chauffeur de taxi. Ce qui m'attirait au premier chef dans cette romance était qu'elle se déroule de nuit. J'ai longtemps été un noctambule, j'aime Paris la nuit : c'est un moment où la norme se mélange à la marge, et cela conduit à des rencontres qui ne pourraient pas se produire le jour, qui est plus clivant. Nous avons alors enquêté avec Nicolas auprès de taxis de nuit et une légende urbaine revenait régulièrement dans les témoignages : la mafia chinoise équiperait de faux taxis et exploiterait des hommes en les mettant au volant. Cela a créé immédiatement un désir de fiction. C'était une véritable matière de film noir. Notre





chauffeur est donc devenu un Chinois sous la coupe de la mafia et le taxi s'est par la suite transformé en VTC, plus contemporain, plus « clandestin » car n'arborant aucun signe distinctif, plus en phase aussi avec la perversion ultralibérale de notre société.

D'où vous vient ce goût pour le polar ?

Je parlerais de cinéma noir plutôt que de polar. C'est un genre que j'affectionne car il permet d'être à la croisée de plusieurs thèmes. Sous couvert d'intrigues criminelles, ce sont souvent des films qui portent un regard sur l'époque, sur la société, sur l'humain. Dans un film noir, la trame est une sorte de « Cheval de Troie » et c'est une idée qui me plaît. Par ailleurs, on y trouve traditionnellement une esthétique marquée, un rythme particulier : c'est un cinéma introspectif. J'avais envie de respecter une forme de classicisme du genre tout en ancrant LA NUIT VENUE dans une contemporanéité, en traitant de sujets de notre temps. Je n'ai donc pas fait un film d'action, même s'il en comporte, mais un film qui joue sur des variations de tempo : au départ très atmosphérique puis s'accélération à mesure que le récit avance et que le protagoniste file vers son destin.

A travers le personnage de Jin, vous vous posez en effet en observateur d'une société en crise qui se déshumanise. Le choix des thèmes font de LA NUIT VENUE un film politique et d'actualité.

Je vis dans le 19e arrondissement de Paris qui est un endroit où on est en prise directe avec l'afflux de migrants de ces dernières années. J'en viens à me demander comment on peut être heureux en étant confronté à ça tous les jours. Dans cette partie de la ville, il est impossible de faire l'autruche. Nous sommes face à une telle détresse humaine, à une telle misère, et à une telle absence d'accueil de la France, un pays pourtant riche de ses couches d'immigrations successives, en particulier depuis la fin du XIXe siècle ! C'est une chose intolérable avec laquelle j'ai du mal à vivre. Traiter cette réalité au cœur de mon premier film s'est imposé à moi. En discutant avec eux, on constate que s'ils arrivent à Paris déjà complètement fragilisés, cette ville les rend encore plus vulnérables. Ils sont parfois récupérés par des mafias intracommunautaires qui les utilisent, offrant une apparente protection qui s'avère être en réalité un moyen de pression et d'oppression. C'est de l'esclavagisme moderne, il n'y a pas d'autres mots.

Plonger au cœur de la communauté chinoise relève également d'une volonté politique. Le cinéma français a tendance à s'en désintéresser. L'opinion publique la décrit souvent comme « opaque », ce qui n'est pas loin de s'apparenter à une forme de racisme. Durant l'écriture et la préparation du film, nous avons enquêté sur les filières d'immigration clandestine chinoises, en faisant notamment appel à une chercheuse du CNRS et en collectant des témoignages par nous-mêmes pour ne pas être à côté de la plaque et s'écarter du cliché. Il s'agissait avant tout d'être juste. Ce qu'on a constaté, c'est que, souvent, ceux qui financent cette immigration font travailler les immigrés pour qu'ils remboursent leur dette, sans que ces derniers aient la moindre visibilité sur l'échéance de la dette. Ce sont des pratiques connues dans le textile, la restauration, mais il n'y avait pas d'histoire de VTC jusque-là. Ça, c'est de la fiction. Mais aborder le thème de « l'ubérisation » de la société et le rapprocher de celui de l'esclavage moderne m'intéressait particulièrement. En plus, alors qu'on était en préparation du film, un scandale a éclaté autour de livreurs de nourriture à domicile qui sous-traitaient leurs comptes à de jeunes immigrés clandestins pour qu'ils livrent à leur place. Le réel est souvent plus fou que l'imagination.

Paris est une ville qui a été filmée sous toutes les coutures. Vous parvenez pourtant à lui donner une allure singulière. Qu'est-ce qui a déterminé le parcours urbain ?

Les déplacements dans le film se font beaucoup en fonction de la faune qu'on rencontre la nuit. J'avais envie de faire un film de point de vue, et d'adopter celui de Jin, le héros, dont le regard s'arrête sur ce que « la norme » ne voit parfois pas. Parce qu'il est lui-même précaire. Dans sa position, je me suis demandé ce qui pouvait attirer son attention, des personnes ou des situations que le fêtard en goguette verrait sans voir, par exemple : ces Africains qui vendent des Tour Eiffel miniatures sous la vraie Tour, ces vendeurs bangladais qui récupèrent des chargements de roses pour faire le tour des bars et des restaurants... Ce sont les yeux de Jin qui nous ont guidés et qui ont déterminé ce parcours dans Paris. Ensuite l'arrivée de Naomi dans sa voiture bouleverse la circulation du héros, en le conduisant à faire le tour du périphérique par exemple, un lieu où je perçois une forme de beauté la nuit, pourtant absolument laid de jour. Sur un plan esthétique, je voulais une nuit d'un noir dense et des trouées de néons. Des couleurs tranchées. On a donc aussi décidé du parcours dans la capitale en fonction de ça. Nous avons cherché les lumières de la ville avec le chef-opérateur, si je puis dire. Les repérages ont été une étape essentielle de notre travail.



Aviez-vous donné des références particulières au chef-opérateur, Antoine Parouty ?

Oui, il y avait une référence vraiment forte, c'était TAXI DRIVER, précisément pour le travail sur la nuit noire percée de néons. Il y a dans ces lumières une forme de crudité urbaine très poétique. Dans une ville comme New York, on est inondé de néons, dans les cités des films asiatiques aussi, on retrouve cette esthétique. A Paris, nous avons dû aller les débusquer, parce qu'ils ne sont pas aussi omniprésents.

Ce qu'ont, à première vue, en commun les personnages de Jin et Naomi, c'est leur solitude.

Oui, deux solitudes qui ne devaient a priori pas se croiser et que le hasard, la vie nocturne et l'habitable d'une voiture vont rapprocher. L'intérieur de la voiture constitue naturellement un espace intime, une forme de cocon. Le moment de la course devient un moment doux et rare et permet de créer du lien.

Le contact passe aussi par la musique. Pourquoi avoir choisi de faire du personnage de Jin un musicien ?

Pour le dire franchement, c'était une manière d'évoquer le fait que la seule chose qui distingue un Français d'un immigré clandestin, c'est le passeport. Jin est un jeune homme contemporain, tourné vers le monde, connecté, comme la plupart des jeunes immigrés, et j'en ai assez des visions archaïques de l'immigration clandestine, de cette « imagerie » qui lui colle à la peau et qui est aberrante. Faire de Jin un ancien DJ était donc un moyen de l'ancrer dans une modernité. L'électro est à mon sens la musique moderne par excellence et une forme de langage universel au sein de la jeunesse. C'était donc à la fois une façon d'évoquer ce thème et aussi le moyen de créer une communion entre les personnages de Jin et Naomi. De provoquer la rencontre d'une sensibilité commune autrement que par la parole.

Comment avez-vous choisi les interprètes du film ?

J'ai assez tôt compris que les rôles devaient être interprétés par des natifs de Chine – ce qui est le cas des personnages du film – dans un souci de justesse. Ça a donc été un long processus car il y a très peu de comédiens chinois professionnels en France et nous n'avions évidemment pas les moyens de faire venir des comédiens travaillant en Chine. Nous avons

donc fait du casting sauvage dans Paris, passé des annonces via des associations chinoises parisiennes ou des plateformes comme WeChat, très utilisée par la communauté chinoise (une directrice de casting, Zhuoer Zhu, a été capitale pour trouver les rôles secondaires). A l'arrivée, la plupart des interprètes sont devenus comédiens avec ce film, à commencer par le premier rôle : Guang Huo. Quand il s'est présenté, il s'est passé quelque chose de fort. Il avait déjà le physique du personnage, son côté ténébreux. Et d'emblée, la caméra semblait l'aimer. Nous avons ensuite passé beaucoup de temps ensemble pour établir sa gestuelle, son impassibilité, la manière de placer sa voix. Quant à Camélia Jordana, j'aime la chanteuse, j'aime la comédienne, j'aime le personnage public et sa parole politique. Elle incarne pour moi quelque chose de très contemporain. J'étais ravi qu'elle ait envie d'incarner Naomi. Ce qui lui a plu au premier chef, c'est précisément le contenu politique du film et le duo qu'elle forme avec Guang. En préparation, nous avons effectué beaucoup de répétitions. Nous savions que le temps de tournage était très court, et que nous ne disposerions pas du luxe de multiplier les prises. Il s'agissait de trouver la note juste, de positionner les personnages pour que les comédiens intègrent qui ils sont et qu'au moment du tournage, cela soit plus évident à convoquer.

Vous parliez du temps court de tournage. C'est un film à petit budget, moins d'un million d'euros. Le produire a été une bataille j'imagine ?

Oui, une sacrée bataille, une longue bataille. Les premiers partenaires que nous avons eus, ce sont les régions Corse et PACA, où nous avons tourné les intérieurs du film, puis le fonds d'aide à la diversité du CNC. Le bouclage financier s'est fait quelques mois avant le début du tournage quand Canal + et Ciné + se sont joints à l'aventure, et nous ont donné l'oxygène dont on avait besoin. Enfin, la région Ile-de-France a elle aussi soutenu le film en bout de parcours. Nous avons eu aussi la chance d'être accompagnés très tôt par Jour2Fête et WTFilms.

C'est Rone qui signe la bande-originale du film. Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec lui en particulier.

Je connaissais très bien son travail, j'aime son univers, ce qu'il dégage aussi sur scène, où sa générosité artistique peut pleinement se mesurer. Quand mes productrices, Céline Chapdaniel et Diane Jassem m'ont demandé ce que j'imaginais pour la musique, j'ai tout de suite cité son nom, tout en leur précisant qu'il ne fallait pas se bercer d'illusions. Elles

n'ont pas tenu compte de mes complexes et lui ont fait parvenir le scénario. Rone a immédiatement saisi ce qui m'animait et y a adhéré, je crois. On a beaucoup parlé au départ de références musicales, notamment filmiques, sur lesquelles on s'est accordés. MILLENIUM MAMBO par exemple qu'on adore tous les deux. On s'est retrouvés sur des goûts et des désirs communs. Je n'ai pas donné d'indications à proprement parler à Rone, à part les intentions des scènes et l'atmosphère qu'elles devaient dégager. C'était une correspondance, un échange.

Comment est venue l'idée d'en faire l'un des personnages du film et de tourner une séquence lors d'un de ses concerts ?

Assez tôt en fait. Je crois qu'on a abordé ce sujet lors de notre première rencontre. Ce n'était pas dans le scénario initialement, mais l'idée de tourner une séquence lors d'un de ses concerts nous a semblé très excitante. On a d'ailleurs débuté le tournage par cette séquence, ce qui n'était pas rien ! C'était la dernière date de Rone pour cette tournée, donc nous n'avions pas le choix. On est allés jusqu'au Luxembourg avec l'équipe et les comédiens. Commencer par ça, c'était un sacré défi, pour tout le monde, à tous les niveaux, techniques et artistiques. C'est notamment la séquence où le couple Jin-Naomi se forme, il y avait donc un gros enjeu sensuel et la nécessité pour les deux acteurs d'un sacré lâcher-prise d'entrée de jeu. Je leur tire vraiment mon chapeau. Bref, c'était drôlement intense de commencer le tournage d'un premier film comme ça, je n'en menais pas large !

FRÉDÉRIC FARRUCCI / BIO

Frédéric Farrucci a écrit et réalisé quatre courts-métrages de fiction : ENTRE LES LIGNES (sélection aux Césars 2020), SISU en 2015, SUIS-JE LE GARDIEN DE MON FRÈRE ? en 2012 et L'OFFRE ET LA DEMANDE en 2008. Il a également réalisé plusieurs documentaires.

LA NUIT VENUE est son premier long métrage.



ENTRETIEN AVEC
R O N E
PROPOS RECUEILLIS PAR AVA CAHEN

Qu'est-ce qui vous a convaincu de faire la musique de ce premier film ?

Le scénario. J'ai eu un gros coup de cœur. J'adore le cinéma, et c'est toujours un honneur que d'être sollicité pour faire la musique d'un film. Je reçois un scénario de temps en temps - ce qui est super flatteur - mais je n'avais pas encore eu le coup de foudre, le vrai. La musique de film, c'est du sérieux ! Je prends en tout cas ce défi comme tel, et je préférerais attendre le bon pour faire les choses le mieux possible. Puis, le scénario de Frédéric est arrivé, et je n'ai eu aucun mal à me projeter, ça m'a tout de suite chopé. La lecture était passionnante, j'ai accroché avec les thèmes, les personnages, l'ambiance urbaine, et aussitôt fini, aussitôt j'avais envie de rencontrer Frédéric, ce qui était bon signe.

Vous n'en étiez pas à votre coup d'essai. Mais c'est la première fois que vous composez pour un long métrage de fiction.

Oui, en effet. J'ai composé la musique de quelques films d'animation, moyens et courts. J'ai appris beaucoup de ces expériences où j'ai parfois dû composer avec des réalisateurs aux idées fixes qui m'ont finalement laissé peu de marge de créativité. Avec Frédéric, en revanche, je me suis senti très libre. On a eu tout de suite une complicité assez évidente. Mais on a très vite trouvé un langage commun, et je crois n'avoir jamais été hors-sujet dans les propositions que j'envoyais à Frédéric à mesure que le projet avançait.

L'inspiration a donc été facile à trouver ?

Plutôt oui. Dès le scénario, qui avait une couleur très visuelle, j'imaginai déjà des sons, des ambiances, la tonalité, le tempo. Je pense par exemple à ces scènes en voiture avec les deux protagonistes qui étaient très bien écrites. La communication entre Jin et Naomi n'est

pas évidente au départ, parce qu'elle est un peu complexifiée par la langue, et du coup, la musique joue un rôle conséquent parce qu'elle devient ce qui les lie, ce qui les touche. Sans parler du fait que Jin, le héros, est lui aussi musicien dans le film, qu'il compose, et ça m'a forcément parlé. J'ai trouvé ici l'exercice de style très stimulant, composer un morceau en étant dans la peau d'un personnage. On a peu l'habitude de voir le compositeur en action au cinéma, on voit peu les étapes de création, les maladresses, le tâtonnement, et je trouvais ça très intéressant que Frédéric s'en soucie.

Quel était l'enjeu précisément sur le morceau que Jin compose dans le film pour Naomi ?

L'enjeu était double, parce que le morceau glisse de la séquence finale au générique. C'était certainement le morceau sur lequel la pression était la plus forte en effet. Il ne fallait pas que ça soit lourd, ou mièvre, ou triste. J'ai eu la chance de pouvoir travailler sur les images, et ça m'a beaucoup aidé évidemment à consolider tout ça, en particulier ce morceau final. J'avais quelques idées que j'avais enregistrées, mais les images m'ont permis de les fixer. Frédéric, à un moment, a suggéré qu'on utilise une voix féminine sur le morceau initial, et évidemment, on a proposé à Camélia Jordana de prêter encore un peu de son talent au film ! Camélia a tout de suite été très volontaire et nous a envoyé une superbe chanson en anglais pour le générique, mais c'était trop « sophistiqué ». Autant j'étais emballée par sa chanson, autant je trouvais que cela s'éloignait de l'unité globale et musicale du film. Donc on a travaillé à quelque chose de plus instrumental, et on a gardé quelques éclats de voix de Camélia pour accompagner l'ensemble.

Les personnages ont quelque chose d'insaisissable d'abord, de mystérieux, comme dans les polars. La musique révèle des choses de leur caractère, de leur être...

Oui, exactement, j'ai cette impression aussi. Quand je fais de la musique, j'ai vraiment la sensation d'aller chercher des choses au fond de moi, c'est vraiment très intime. Quand on fait un concert et qu'on voit les gens réagir à ce qui vous meut, c'est à la fois troublant et joyeux. Ça me réconcilie avec l'humanité ! J'ai mis la même intention dans le film, j'ai essayé de mettre cette intimité-là dans ces personnages. Et c'est étrange, ou peut-être pas, mais je me sens très attaché à eux désormais.

LISTE ARTISTIQUE

Jin **Guang HUO**

Naomi **Camélia JORDANA**

Lu-Pan **Xun LIANG**

Monsieur Xié **Tien SHUE**

Dewei **Maurice CHENG**

Chang **Xinglong ZHAO**

Tao **Qiqian XIE**

Li **Zhiwei REN**

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Frédéric FARRUCCI
Scénario	Frédéric FARRUCCI Nicolas JOURNET Benjamin CHARBIT
Image	Antoine PAROUTY
Montage image	Mathilde VAN DE MOORTEL
Musique Originale	RONE
Décors	Rafael MATHÉ
Costumes	Virginie MONTEL
Direction de production	MAT TROI DAY
Casting	Zhuoer ZHU Marine ALBERT Julie AGUTTES
Prise de Son	Philippe GRIVEL
Mixage son	Julien PEREZ
Montage son	Laurent BLAHAY Arnaud ROLLAND Olivier WALCZAK
1ère assistante réalisation	Marie WILLAUME
Scripte	Laurence NICOLI
Maquillage	Julia FLOCH CARBONEL
Coiffure	Téo DEL FRATE
Étalonnage	Marine LEPOUTRE
Régie Générale	Romain BYACHE
Chef électricien	Xavier ALLAIRE
Chef Machiniste	Bertrand SALLIOU
Production	Céline CHAPDANIEL Diane JASSEM

